

### III. — LECTURES.

#### I. ÉLOGE de Frédéric HAIRION ; par M. E. WARLOMONT, membre titulaire.

Tous les vocables flatteurs dont dispose notre langue si imagée et si riche ont été mis à contribution, et avec justice, pour célébrer les vertus domestiques, la foi chrétienne, le dévouement à la science, l'esprit de confraternité professionnelle, qui faisaient l'apanage du regretté défunt dont j'ai à vous entretenir en ce jour. Il avait, d'autre part, affronté déjà la dangereuse épreuve de l'éloge sur le vif, et, chose rare, n'en était pas sorti amoindri. Il reste à creuser plus qu'il n'a été fait jusqu'ici l'œuvre scientifique de notre bien-aimé collègue : c'est à accomplir ce devoir académique, dans sa partie principale, que je vais surtout m'appliquer.

Peut-être devrais-je m'excuser d'avoir autant tardé à le faire ; je m'en dispenserai. Les morts vont vite ; et, pour immortels que soient ceux qu'il est de devoir d'honorer dans cette enceinte, il est bon de multiplier les étapes du souvenir. La Compagnie en a ainsi jugé, puisqu'elle a laissé aux panégyristes de ses gloires un laps de deux années pour méditer leur sujet et vous dire le résultat de leur étude et de leurs méditations. Je n'ai pas dépassé ce délai.

Né à Beaumont (Hainaut), le 6 mai 1809, FRÉDÉRIC-JOSEPH HAIRION, après des études brillantes faites dans la vieille ville savante de Louvain, y fut reçu docteur en 1832. Il avait pu déjà, encore sur les bancs de l'école, rendre, en 1830, des services comme attaché à l'ambulance du Temple des Augustins à Bruxelles ; puis — on était alors en pleine époque révolutionnaire, — donner des soins aux blessés, lors de la triste bataille de Louvain de 1831, sous l'habile direction du professeur Craninx ; enfin, son diplôme conquis dans ces conjonctures, aller à Paris, en 1832, à propos pour y porter secours aux cholériques de l'ambulance du quartier Popincourt, et y faire apprécier ses services.

Rentré au pays dans le courant de cette même année, Hairion dut chercher sa voie à travers des vocations et des ambitions dont



La situation que cette solution lui avait créée était bien un peu anormale : dépendre à la fois de deux pouvoirs, émarger à deux budgets n'ayant entre eux aucune affinité, n'était point chose ordinaire, et les accrocs, sans doute, n'allaient pas manquer. Il en fut, en effet, question quelquefois ; on pouvait jouer à cette Université rivale le mauvais tour de lui enlever, en le changeant de garnison, ce professeur d'élite. L'esprit de justice, qu'on voit apparaître encore de loin en loin, quoi qu'on en dise, jusque dans la mêlée des partis, eut raison de ces tentations du mal, et notre collègue put mener, parallèlement, les deux carrières qu'un destin favorable lui avait ménagées. Ce fut à la louange de tous : Hairion conserva sa situation sans que nul jamais songeât à l'accuser d'avoir encensé le pouvoir, et bien qu'il eût scientifiquement rompu plus d'une fois en visière avec celui dont, en grande partie, dépendaient ses destinées. Celui-ci fut un adversaire digne de lui ; il ne voulut jamais lutter qu'à armes égales avec celui qui, hiérarchiquement, était son inférieur, et il peut être bon de le rappeler.

Hairion, d'ailleurs, l'avait pris de haut, il fallait compter avec les services que, de bonne heure, il avait rendus à la chose publique. L'Institut ophtalmique de l'armée qu'il avait organisé à l'hôpital militaire de Louvain (octobre 1839), où tous les pensionnés pour affections oculaires se rendaient trimestriellement pour être examinés, et par où tout militaire proposé pour la réforme du chef d'affections oculaires devait avoir passé pour y subir un traitement régulier, lui avait créé des titres, sinon à la reconnaissance — les États ne sont pas reconnaissants — du moins à des égards et à de la considération, et l'avait rendu invulnérable. L'Université, d'autre part, bénéficiait de tout le matériel clinique que l'Institut fournissait libéralement à son

Médecin de bataillon de 1<sup>re</sup> classe (\*), par arrêté royal du . . . . . 26 mars 1847.

Attaché au 40<sup>e</sup> régiment de ligne et détaché à l'hôpital de Louvain. . . . . 3 juin 1856.

Admis à faire valoir ses droits à la pension de retraite par arrêté royal du . . . . . 7 mai 1867.

Pensionné par arrêté royal du . . . . . 24 juin 1867.

*Campagnes* : 1832, contre la Hollande; 1833, id.; 1839, id.

*Décorations* : Chevalier de l'Ordre de Léopold par arrêté royal du 13 septembre 1853.

(\*) Pour pouvoir demeurer à poste fixe à Louvain, Hairion avait dû renoncer à l'avancement à partir de ce grade.

enseignement. Le maintien du *statu quo* était ainsi commandé par des intérêts qui, pour être différents, n'en étaient pas moins réciproques.

Que fut cet institut? Feu Cousot l'a ainsi caractérisé (1) :

« Il rendit à l'armée, au pays et à la science des services éminents. Un grand nombre de soldats, menacés de cécité et à la charge du trésor, y sont guéris. Les pensions sont soumises à des principes fixes et à des formules précises. Les résultats désastreux de certaines méthodes de traitement sont démontrés; des lois nettement formulées règlent une thérapeutique jusque-là livrée à l'empirisme; pendant plus de trente années, les élèves de l'Université et les médecins militaires viennent y puiser un puissant enseignement et le goût des études spéciales. »

Le matériel ophthalmologique que cette institution mit à la disposition du professeur Hairion fut considérable, et il n'était pas homme à le laisser se stériliser en ses mains : pendant une longue suite d'années, toutes les victimes de l'ophtalmie, dite militaire, passèrent sous ses yeux; un grand nombre y furent soumises au traitement que réclamait leur état, et beaucoup devinrent l'objet d'observations longtemps continuées, dont la science devait faire largement son profit.

C'est sur ce terrain si bien approprié que notre éminent collègue fourbit ses armes pour le combat dans lequel il allait s'engager sur la question des granulations palpébrales, combat qu'il ne devait plus abandonner. Ce fut l'objet de son étude de prédilection; il y appliqua la plus large part de son activité scientifique et y consacra diverses publications, dont nous allons avoir à donner la quintessence et à apprécier la valeur.

La première publication de F. Hairion, appartenant au domaine ophthalmologique, est intitulée : *Considérations pratiques et recherches expérimentales sur le traitement de l'armée belge* (2), et remonte à 1839. Déjà à cette date, la question de l'ophtalmie, que tout le monde alors appelait « militaire, » avait donné naissance à des livres, à des brochures, à des articles de journaux sans nombre, constituant la plus étrange des macédoines. Notre collègue prit

(1) *Manifestation en l'honneur de M. le professeur Hairion*, 27 juin 1878. Discours de M. COUSOT, br. in-4°, p. 34. Louvain, 1878.

(2) Br. in-8°, p. 194. Louvain, 1839.

possession du sujet et le fouilla bientôt, non sans autorité. Il fallait trouver le fil propre à guider dans ce dédale; l'anatomie pathologique, science bien jeune encore à cette époque, devait aider à le tresser, et c'est à cet œuvre que Hairion s'attacha dans le livre dont nous parlons. Ces fameuses granulations, dont il avait déjà été tant parlé, avec plus de prolixité, il est vrai, que de discernement, et qui font l'élément constitutif de l'ophtalmie qui offensait alors l'armée belge, qu'était-ce donc, anatomiquement parlant? On s'en était jusque-là peu préoccupé. Or, voici ce que notre auteur en disait en 1839 :

« On rencontre encore ces productions morbides dans les ophtalmies catarrhale, gonorrhéique, purulente des adultes et des nouveau-nés; chez des personnes dont les yeux se trouvent dans un état habituel de congestion ou d'irritation, comme les hommes de cabinet, qui passent les nuits à travailler, les gens qui habitent des lieux enfumés, voire aussi les militaires, dont les yeux sont maintenus, par une tenue vicieuse, dans un état permanent de congestion. » Evidemment, il s'agissait ici, non pas du produit spécifique que, depuis des siècles, on appelait *trachome*, mais simplement de ces productions papillaires ou glandulaires qui accompagnent la plupart des inflammations simples de la muqueuse oculaire, et qui souvent englobent le premier au point de le dissimuler tout entier. Patientons un instant, notre auteur va prendre le taureau par les cornes, et il le tiendra d'une main si serrée qu'il ne lui échappera plus. « Ces différents états granulaires, poursuit-il, ne peuvent pas être confondus avec celui qui nous occupe, lequel a pour caractères distinctifs de présenter l'*aspect vésiculaire*, de s'accroître avec une extrême lenteur et de se maintenir longtemps sur les parties de la muqueuse situées derrière le tarse et voisines du canthe externe. »

Ces vésicules, dit l'auteur dans un travail subséquent (1850), sont formées par de petits kystes développés dans l'épaisseur de la couche fibreuse de la conjonctive. Hairion n'avait pas la prétention de les avoir inventées; Maître-Jan les appelait *ficositas palpebrarum*, Plenck *trachoma herpeticum*, et Burckard Eble venait d'en publier une description magistrale; mais il appartenait à Hairion d'attribuer à ces productions la dignité de néoplasme et de le revêtir de propriétés pathologiques distinctes.

Était-il ou n'était-il pas dans le vrai? On sait tout le bruit qui

se fit autour de cette conception; il n'eut d'égal que la placidité avec laquelle il fut accueilli par celui qui, bien innocemment, l'avait soulevé. Toute sa vie, Hairion soutint, avec le calme de la plus profonde conviction et sans jamais se laisser émouvoir, que la vésicule de Maître-Jan et de Plenck était le point de départ de l'ophtalmie dite militaire, qu'elle était l'élément constitutif de l'ophtalmie granulaire proprement dite; elle, bien entendu, avec toutes les modifications que les circonstances ou les progrès du temps pouvaient y apporter. Le diagnostic était-il toujours facile? Au début, oui; non, lorsque, plus tard, l'irritation déterminée par la présence des vésicules dans la conjonctive y avait appelé la production de proliférations n'ayant d'autre base que le développement hyperplasique des papilles ou des glandules englobant la vésicule et la cachant désormais aux regards. « La production décrite par les médecins belges, dit notre auteur (1), sous le nom de *granulations vésiculeuses*, et par les médecins allemands sous celui de *trachome*, est un véritable néoplasme qui, comme certains autres produits de nouvelle formation, tels que le tubercule ou le cancer, par exemple, se développent insidieusement à l'insu du malade et sans aucun signe d'inflammation extérieure des tissus; mais lorsque, par les progrès mêmes du néoplasme ou par une autre cause irritante quelconque, la conjonctive qui leur sert de substratum vient à s'enflammer, des granulations papillaires peuvent s'ajouter aux granulations trachomateuses et donner à la conjonctive un aspect répondant généralement à celui des conjonctives hypertrophiées de l'ophtalmie dite catarrhale à ses différents degrés. »

L'ophtalmie déterminée par cet élément néoplasique est transmissible, mais il faut l'entendre de certaine façon : « Le dépôt de la matière provenant de la conjonctivite purulente sur une conjonctive parfaitement saine ne produit pas de granulations trachomateuses. Celles-ci ne se développent, à la suite de ce dépôt — la conjonctive à laquelle on en a emprunté la matière fût-elle granuleuse — que chez les individus qui, ayant séjourné dans un foyer de granules, présentent des granulations embryonnaires (granulations latentes) ou même des granulations plus ou moins développées, mais dont l'existence a

(1) *De l'ophtalmie algérienne*, par le Dr Cuignet. Article bibliographique par Hairion. (*Annales d'oculistique*, 1873, t. LXX, p. 78.)

échappé jusque-là au malade. » Quelles sont les conditions particulières de leur développement *spontané*? Ce développement n'est jamais spontané, pas plus que celui du choléra. Il est le résultat d'un ensemencement — animal ou végétal — et la semence n'a paru jusqu'ici se rencontrer qu'en Égypte, de même que celle du choléra sur les bords du Gange, celle de la lèpre en Palestine; de même encore que les races humaines, les espèces animales et végétales sur les parties du globe que la création a attribuées à la pullulation de chacune d'elles.

Ces considérations, Hairion ne les a pas explicitement exposées, mais elles découlent de toutes pièces de ses expériences et de ses écrits, et ce n'est pas un médiocre honneur pour lui. Elles renferment en germe toute la théorie microbienne : la granulation vésiculeuse, c'est le microbe trachomateux, enfermé dans sa gangue, originaire de l'Égypte, comme le choléra est originaire de l'Inde, ayant élu domicile dans la conjonctive oculaire et non ailleurs; la granulation latente, qui fut l'objet de tant de gorges chaudes, c'est le spore du microbe, vivant engourdi, en attendant la venue des conditions spéciales — encombrement, etc., — à la faveur desquelles ces spores prendront leur entier développement.

Voilà pourquoi, dans les localités où l'ophtalmie granuleuse est inconnue, l'inflammation de la conjonctive n'est jamais suivie de granulations, et pourquoi, dans celles que cette maladie a envahies, tantôt elle en produit et tantôt elle n'en produit pas.

Aujourd'hui, le microbe des granulations palpébrales n'est plus une pure vue de l'esprit; beaucoup de micrographes et de cliniciens, et parmi eux Sattler, Michel, Poncet, Goldsmidt, en ont constaté l'existence et décrit les caractères. Enfin, récemment, Staderini a fait ressortir les expériences auxquelles ces auteurs se sont livrés, et d'où il résulte que le trachome se développe en vertu de l'influence modificatrice exercée sur la conjonctive oculo-palpébrale par un *micro-organisme* spécifique, dont il a poursuivi l'étude (1).

D'autre part, M. le professeur Poncet en a fait l'objet, en 1886, à la Société française d'ophtalmologie de Paris, d'une communication intéressante.

(1) *Annali di ottalmologia*, 1887, et *Ann. d'oculistique*, 1883.

« Quand, dit cet auteur, on examine au microscope, par les méthodes de coloration ordinaires, des granulations de la conjonctive ou de la cornée dues à l'ophtalmie d'Égypte, et que, d'autre part, on soumet au même examen des tubercules de la lèpre, circonstances que nous avons pu réaliser dans ces derniers temps, on est tout étonné de ne pas reconnaître de grandes différences dans l'aspect histologique de ces néoplasmes. Et cependant quelle distance clinique sépare ces deux affections! L'histologie nous révèle une néoplasie embryonnaire, très active dans les deux cas, mais assurément l'esprit ne peut être satisfait de cette analogie superficielle. La différence existe, au contraire, quand on recherche le microbe, la cause première de cette prolifération : dans le cas de lèpre, c'est un bacille disposé en petits amas, en petites gerbes; dans l'autre, c'est un microcoque rond, très fin, qui envahit tous les éléments. »

Si nous voulons poursuivre ce rapprochement, nous allons arriver à des résultats bien inattendus.

« Dans les pays à lèpre, nous apprend M. Ernest Besnier (1), ce qui fait le lépreux, ce n'est pas le sol, comme dans la mal'aria, ou les eaux, comme dans une série de maladies infectieuses, ni les aliments altérés ou la misère, comme dans le lathyrisme ou la pellagre, etc., c'est le lépreux. Alors même qu'il n'y aurait plus d'habitants dans un pays paludéen, ou dans une région cholérigène, un pays à choléra, on y peut sûrement contracter le choléra ou la fièvre intermittente; mais, dans les régions abandonnées par les lépreux, jamais on ne contracte la lèpre. Quand un pays quelconque est débarrassé du lépreux, que celui-ci soit séquestré, parti ou mort, le péril a cessé. Mais qui que vous soyez, si vous allez vivre là où il y a des lépreux en permanence, alors même que vous ne vivriez pas en promiscuité avec des lépreux reconnus, vous pourrez contracter la lèpre et même la contracter à bref délai. La lèpre provient exclusivement *du lépreux*, comme la syphilis provient exclusivement du syphilitique. » J'ajoute, moi, comme le trachome provient exclusivement du trachomateux.

Dans tout ce que je viens de lire, en effet, il n'y a pas un mot qui ne s'applique à l'ophtalmie granulaire proprement dite. Cela ne veut pas dire que, le lépreux ou le granuleux parti, la trans-

(1) *Bulletin de l'Académie de médecine de Paris*, séance du 11 octobre 1887, p. 478.

missibilité disparaisse *ipso facto*, cela veut dire seulement que l'infection des lieux, par l'un comme par l'autre, ne survit pas à une bonne désinfection et que, celle-ci accomplie et le malade éloigné, la maladie ne pourra plus se reproduire.

Quel champ vaste ces conceptions n'ouvrent-elles pas à la prophylaxie? Eh bien, quarante ans avant la découverte de la théorie microbienne, Hairion les avait intuitivement appliquées à l'ophtalmie dite militaire. En effet, dans un travail datant de 1848 (1), notre collègue regretté tirait des faits qui y étaient exposés les propositions ci-après, qu'il venait poser comme axiomes :

1<sup>o</sup> *La propagation de l'ophtalmie granuleuse peut s'effectuer par l'intermédiaire des objets contaminés ;*

2<sup>o</sup> *L'insuffisance de toute mesure, de tout traitement dirigé contre l'ophtalmie, si l'on n'y joint en même temps la désinfection de ces objets, doit être considérée comme démontrée ;*

3<sup>o</sup> *La possibilité d'extirper, d'un établissement donné, l'ophtalmie granuleuse, par l'assainissement et la désinfection des bâtiments et des objets qu'ils renferment, combinés avec un traitement convenable dirigé contre la maladie elle-même, est établie.*

Il y a plus de quarante ans que Hairion posa ces axiomes, et malgré toutes les critiques et toutes les attaques, ils restent là debout comme des versets de la Bible, à ce point qu'on peut dire que toute armée contaminée, en situation et en volonté d'y obéir, marcherait droit à l'extirpation du mal. A chaque nation incombe le choix des moyens d'exécution ; le but à poursuivre, c'est d'éloigner les personnes atteintes, de les mettre en condition de guérir et hors d'état de nuire à d'autres, et de désinfecter les locaux qu'elles ont occupés. On a créé pour les phthisiques les sanatoria, les stations dans les altitudes ; pour les enfants scrofuleux, des hôpitaux maritimes, etc. ; il faut, pour les granuleux, s'inspirer des mêmes idées.

Il reste parmi nous quelques vaillants débris des luttes homériques qui eurent lieu à cette occasion ; la plupart, hélas ! ont quitté cette terre. Ceux qui demeurent ont gardé le souvenir du valeureux mais placide champion auquel s'adressaient leurs traits : en le voyant gravir droit et impassible les marches de la

(1) F. HAIRION. *Nouvelles considérations sur l'ophtalmie de l'armée.* (*Annales d'oculistique*, 1848, t. XX, p. 17.)

tribune, tenant à la main le manuscrit dont il devait donner lecture, on savait que des coups droits allaient être portés, et d'une saillie on cherchait à les parer d'avance ; ce n'est pas un homme, disait-on, c'est un cierge. Et il y avait du vrai dans ce propos ; la lumière, en effet, ne devait pas tarder de jaillir de cet œil jusque-là à demi voilé ; après l'avoir promené sur son auditoire en feignant d'ouvrir la bouche pour que l'on tendît l'oreille — comme il avait d'ailleurs l'habitude de faire afin qu'on l'écût à l'ouverture de ses leçons — il débitait son argument d'une voix nette, sans un éclat, dont son organe du reste n'était pas capable, puis l'homme-cierge regagnait gravement sa place. Il était bien rare qu'il n'eût pas fait son effet. En tous cas, il avait semé un grain qui devait germer plus tard (1).

L'étude de l'ophtalmie dite militaire représente la partie culminante de l'œuvre du professeur Hairion, mais elle est loin de la constituer tout entière. Nous signalons, dans un index bibliographique, les nombreuses publications que la science lui doit et dont bon nombre n'appartiennent pas à la spécialité ophtalmologique.

Le professeur Hairion, on le voit en parcourant cet index, a touché à bien des sujets ; il n'en pouvait être autrement, étant donnée la diversité de matières que comprenait son enseignement : la clinique ophtalmologique, l'hygiène, la clinique des maladies syphilitiques et cutanées ; toutes ces branches ont pris, depuis, un tel développement que, si grand fût-il, le zèle scientifique d'un seul homme ne suffirait plus à les embrasser aujourd'hui. Hairion ne demeura pas au-dessous de la tâche qu'il avait assumée, encore qu'à cette époque elle fût déjà bien lourde.

Nous avons parlé plus haut de l'Institut ophtalmique de l'armée, dont l'organisation lui appartient. Grâce à une entente tacite entre l'autorité militaire et la population civile nécessiteuse de Louvain, l'accès de l'établissement fut ouvert à cette dernière aux heures de consultation. Ainsi s'établissait et se développait l'une des premières cliniques ophtalmologiques — la première peut-être dont la Belgique eut à apprécier les bienfaits. Je dis *peut-*

(1) *Carrière académique* : Correspondant en 1841, membre titulaire en 1850, vice-président en 1877, président en 1878.

*Distinctions honorifiques* : Chevalier de l'Ordre de Léopold en 1853, Officier en 1871, Commandeur en 1878.

*être* parce que, vers le même temps, Stiévenart, à Mons, Loiseau, à Namur, Cunier, à Bruxelles, avaient ouvert des dispensaires pour les maladies des yeux et en faisaient profiter les indigents.

L'ophtalmie militaire et les désordres amenés à sa suite avaient été l'occasion de cet élan ; plus d'un médecin, encyclopédiste hier, s'improvisait oculiste demain et y faisait de son mieux ; mais la science ophtalmologique proprement dite était encore, en Belgique, dans les limbes. Cunier vint, à peu de temps de là, qui chercha à rassembler les matériaux épars et y réussit dans une certaine mesure. Avant lui, on parlait vaguement de la grande École de Vienne dont on disait tant de merveilles : a beau conter qui vient de loin. Pour y aller voir, il fallait affronter de dix à douze journées de diligence, et l'on y regardait à deux fois, préférant croire sur parole ceux qui prétendaient en revenir. Toujours est-il que Daviel avait, depuis plus d'un siècle, inventé l'extraction de la cataracte, que, dans nos climats, on se recueillait encore à son sujet, tandis qu'à Vienne, Beer avait annexé son couteau triangulaire à la méthode française et s'en taillait, sur une large échelle et un vaste théâtre, des lambeaux et des réclames. C'est là que les futurs oculistes de tous pays — auxquels l'éloignement ne créait pas d'insurmontables obstacles — allaient se faire la main, tandis que sous d'autres cieux planait au-dessus d'eux la grande figure de Scarpa, le créateur de l'anatomie pathologique de l'œil.

On n'était pas encore loin alors du temps où Lusardi, à Lille, Carron du Villards sur le Pont-Neuf à Paris, débitaient, à pied, à cheval et en voiture, leur boniment, à grand renfort de panaches et de trompettes. Lusardi guérissait la cataracte du coup, en plein vent, sans opération mais non sans balancier : il écartait les paupières de son sujet de la main gauche. « Tenez-vous tranquille, disait-il, il y a là un cil qui se promène sur la cornée, je vais d'abord l'extraire et nous verrons après ; » puis, avec une aiguille tenue de la main droite, il faisait la réclinaison ou la discision de la capsule du cristallin. Un éclair, et c'était fait. Quelquefois le cristallin disparaissait ou se résorbait pour de bon. C'est ce qu'on appelait alors « guérir la cataracte sans opération. » Carron du Villards, lui, avait plus de science mais non moins de panache. Il avait imposé la confiance aux Musulmans, grâce à la faveur du Sultan : un édit du Grand-Turc avait ordonné à tous les cataractés

auxquels Carron du Villards conseilleraient l'opération, de s'y soumettre incontinent sous peine d'avoir la tête tranchée. Cette sollicitude toute paternelle fut pour beaucoup, paraît-il, dans le développement de la clientèle ottomane du grand opérateur cosmopolite.

Cette époque n'est pas aussi loin de la nôtre qu'on pourrait bien le croire; elle se fonda même presque sans transition dans celle que nous avons vécue. Au moment toutefois où Hairion entra dans la carrière, une évolution sérieuse venait de se manifester : Graefe et Jungken à Berlin, Sichel et Desmarres à Paris, Jaeger à Vienne, Arlt à Prague, von Ammon à Dresde, Stoeber à Strasbourg, Pamard à Avignon, Pétrequin à Lyon, étaient en possession d'un enseignement spécial d'où l'ophtalmologie devait bientôt sortir triomphante. Quinze ans plus tard, la découverte de l'ophtalmoscope vint y donner l'élan suprême.

Sur ces entrefaites, Cunier créait à Bruxelles les *Annales d'oculistique* et réunissait ainsi, dans un cadre uniforme, toutes les connaissances spéciales qu'y apportait un groupe des mieux nourri. Hairion, Loiseau, Decondé, Gouzée, Binard, Henrotay, Decaisne et d'autres Belges encore y fournirent leur contingent et créèrent de la sorte une école ophtalmologique belge, qui sut se faire considérer à l'étranger et dont, pour une large part, Hairion avait été le promoteur.

Vint enfin la grande époque où l'ophtalmologie scientifique et positive put s'épanouir orgueilleusement. Ceux qui prétendent s'y connaître en font remonter l'essor au premier Congrès d'ophtalmologie, et ce n'est pas nous qui nous aviserons de les contredire. De notre côté, nous désignerons, un peu arbitrairement peut-être, le Congrès des sciences médicales de Bruxelles (1875) comme marquant sa première station de repos. Hairion a vécu cette période de dix-huit années : en 1857, il présidait, au Congrès d'ophtalmologie organisé par nos soins, la section dite « de l'ophtalmie militaire », avec toute l'autorité que lui donnait sa haute compétence en la matière.

A peu de temps de là se déployait, dans toute son ampleur, le grand mouvement dont il vient d'être parlé; quelques années auparavant, Desmarres avait étendu considérablement le champ d'application de l'iridectomie. Albert de Graefe vint alors; son génie de clinicien incomparable lui fit entrevoir un jour le parti

qu'on pouvait tirer des sections iriennes pour diminuer la pression endoculaire, et en faisait jaillir le traitement opératoire du glaucome, qui devait mettre le sceau à sa gloire, tandis que, dans le champ de la science pure, se développait, comme un bienfait du ciel, l'École d'Utrecht, dont le chef, pour me servir de l'expression de Fénelon, ainsi qu'un grand chêne au milieu d'une vaste forêt, dépasse de sa haute cime tous les arbres environnants.

En 1875, nous retrouvons Hairion président la section d'ophtalmologie du Congrès international des sciences médicales de Bruxelles. C'est toujours le même homme, froid, correct, irréprochable en sa tenue. Il va se trouver mêlé à des discussions embrassant toutes les découvertes récentes ; il montrera qu'aucune d'elles ne lui est demeurée étrangère et il dirigera magistralement les débats. Sans détourner au profit des conceptions nouvelles l'activité scientifique dont il trouvait ailleurs un meilleur emploi, il n'avait pas, du moins, manqué de se les assimiler. Si rapide qu'eût été le progrès, il l'avait suivi de près.

Nous entrons maintenant à pleines voiles dans une période révolutionnaire bien autrement intéressante, car elle englobe tout ce qui concerne la pathologie générale. « Parmi les causes permanentes, vient de dire excellemment M. Bouchard (1), qui s'opposent à la guérison spontanée de certaines maladies chroniques, qui font que la maladie n'a pas tendance à guérir, ou plutôt que les efforts de l'organisme vers la guérison restent infructueux, il faut ranger des *agents animés*. Ce sont les organismes végétaux microscopiques qui, après s'être implantés dans l'économie, s'y multiplient et s'y répandent. Parmi ces hôtes imposés, hostiles, envahissants, il en est qui ne peuvent avoir dans le corps des animaux vivants qu'une existence éphémère ; ils n'y provoquent que des maladies aiguës. D'autres, engendrant indéfiniment de nouveaux êtres semblables à eux, persistent dans l'économie, non comme individus, mais comme espèces. Ce sont ces microbes-là qui provoquent les maladies chroniques.

« Est-il nécessaire de se dépenser en nouveaux efforts pour démontrer la réalité de cette conception pathogénique des maladies infectieuses, de celles qu'on nommait hier encore les mala-

(1) *Leçon d'ouverture du cours de pathologie et de thérapeutique générales. Union médicale, 27 mars 1883.*

dies miasmatiques et les maladies virulentes? Je ne le crois pas. Vous appartenez tous à cette génération heureuse qui pourra se glorifier d'avoir assisté à la naissance de la doctrine, d'avoir suivi les péripéties de ses luttes et d'avoir applaudi à son triomphe. Peut-être quelques-uns trouvent-ils que les résistances opposées à la doctrine nouvelle ont été trop opiniâtres et les conversions trop rétives? Il faut être plus équitable. Peu de grandes découvertes ont eu une telle fortune. Harvey avait découvert la circulation du sang en 1619, et en 1700 l'Académie des sciences écoutait encore les dissertations de Méry sur le trou ovale, qui n'étaient qu'une critique de l'œuvre du grand physiologiste. La postérité rendra justice à notre époque et admirera que la révolution accomplie en médecine par M. Pasteur ait pu se faire accepter universellement en si peu d'années. »

A ces affections de l'économie rebelles à la guérison spontanée, il faut opposer l'*antisepsie générale*. « C'est à elle que je pensais, ajoute M. Bouchard, quand je faisais allusion tout à l'heure aux répugnances de tant d'hommes éminents à accepter que la notion du microbe est de nature à exercer une influence sur la direction de la thérapeutique. On admet bien encore la possibilité de faire quelques désinfections locales, celles de la peau, des abcès, du péritoine, des articulations. Mais combien sont-ils ceux qui tentent sincèrement la réalisation de l'antisepsie utérine? Combien sont-ils, au moins dans mon pays, ceux qui croient à l'antisepsie intestinale? Quant à l'antisepsie générale, c'est un rêve, une chimère, ou, comme on l'a dit pour me consoler, une illusion généreuse. C'était le sentiment presque unanime des expérimentateurs comme des cliniciens purs. Une substance toxique pour une cellule végétale de ferment, disait-on et dit-on peut-être encore, sera toujours, et à plus forte raison, toxique pour la cellule humaine. C'est l'argument fondamental, véritable fin de non-recevoir, que vous trouverez partout avec des variantes. Or, il y a des substances qui, à une dose déterminée, sont toxiques pour tel microbe et ne le sont pour aucune des cellules humaines. »

Hairion, il faut le dire à sa gloire, bien qu'il ne fût pas parmi les enthousiastes de la première heure — l'enthousiasme n'était pas dans sa nature — ne ferma jamais un seul instant l'oreille au progrès qui s'annonçait et dont, sans s'en douter, il s'était fait le précurseur. Les idées neuves comme les hommes neufs trouvaient

facilement accès auprès de lui, la jeune école ne l'effrayait ni ne le déconcertait, même dans ses excès ; toujours il lui tendit une main secourable, et les générations qui nous déplacent en ce moment ne l'oublieront point.

Un seul progrès le trouva rétif, l'hypnologie, et c'est à la dernière visite qu'il nous fit qu'il nous manifesta ses répugnances à son endroit. Nous lui avions dit la part récemment prise par nous à l'établissement de certains faits de suggestion, et ce récit l'avait manifestement agacé. « Croyez-moi, mon cher ami, me dit-il en me quittant — je ne devais plus, hélas ! le revoir, — ne nous occupons pas de ces choses, elles nous dépassent. »

Que dirons-nous du caractère du cher défunt, si ce n'est qu'il fut toujours égal à lui-même ? Durant un demi-siècle, nos rapports furent ininterrompus. Jusqu'à sa mort, son nom figura avec le nôtre en tête d'une publication qu'il aimait à couvrir de son patronage ; eh bien, jamais il n'y eut entre nous un nuage. Un jour seulement, il me sembla qu'il avait quelque chose sur le cœur et je lui demandai quoi. « Je crois, me dit-il, en me regardant de son œil profond, que vous insistez trop.... » Je compris et mis une sourdine à des sévérités qui, pour son indulgente nature, semblaient dépasser la mesure.

Franchisons-nous la muraille de sa vie privée ? Une sorte de pudeur nous retient au seuil de la demeure patriarcale, que le devoir et la vertu, dans ce qu'ils ont de plus élevé, habitaient avec lui, et où régnèrent successivement la joie la plus pure, la douleur la plus poignante, puis le désert. Nous laisserons un autre remplir ce pénible devoir. « Si, laissant l'homme public, le savant distingué, le professeur éminent, lui a dit un jour dans une circonstance solennelle, feu Couzot (1), je cherchais maintenant à vous suivre dans l'intimité de la vie, peut-être serai-je plus à l'aise pour faire votre éloge. Mais je vais rencontrer ici un autre obstacle : ce sera la réserve, la modestie et la dignité sous lesquelles vous cachez les vertus de votre vie intérieure. Me sera-t-il même permis, sans froisser ces sentiments d'exquise pudeur, de rappeler votre piété filiale admirable dans ses dévouements cachés, votre amitié discrète et ferme dans sa loyauté, votre vie entière de paix, de calme, de travail et d'ordre, qui donne un parfum si particulier même à votre tranquille demeure.

(1) *Manifestation en l'honneur de M. le professeur Hairion*, 24 juin 1878.

» Si je m'arrêtais ici, il manquerait un dernier trait : aucune existence, respecté maître, n'est complètement jugée, aucune vertu n'est achevée sans l'épreuve de l'adversité. Celle-ci donne à la vie du chrétien la douceur dans la résignation et le courage dans le détachement ; elle répand sur nous comme un avant-goût mystérieux des choses de la grande patrie où nos joies se sont envolées avec nos illusions. Or, pour que rien ne manquât à la perfection de la vie de votre âme, non plus qu'à la gloire et à la fécondité de votre vie publique, il a plu à Dieu de vous frapper coup sur coup dans ce qu'il y avait de plus intime dans vos affections.

» Pardonnez si je renouvelle vos douleurs, mais pouvais-je laisser ignorer avec quel héroïque courage, avec quelle douloureuse dignité, avec quelle résignation sublime vous les avez supportées? »

Hairion était un professeur de grand mérite. Quand il fut promu au grade de Commandeur de l'Ordre national, quelqu'un qui s'y connaît, car il sait de qui tenir, et il est lui-même devenu maître, lui adressa ces mots en le félicitant : « Je tiens à rendre un hommage particulier au professeur que j'ai le plus admiré comme élève », et Eugène Hubert n'exagérait pas quand il ajoutait : « L'ordre, la méthode, la précision, la logique, telles furent les qualités maîtresses de son enseignement. Le professeur n'a jamais cherché l'éclat de la forme, la correction lui suffisait ; plus préoccupé d'instruire que de le charmer, et d'être utile que d'être brillant, l'élégance du discours lui importait beaucoup moins que la clarté et la concision. Mais si nous avons entendu des orateurs plus séduisants, dans aucune des nombreuses universités belges ou étrangères que nous avons visitées, nous n'avons rencontré un clinicien plus complet (1). »

En 1883, le vétérana demanda à être déchargé du fardeau qu'il avait vaillamment porté pendant quarante-sept ans (2). Ce n'est pas qu'il fût à bout de forces, mais il avait bien gagné son éméritat et il voulait choisir lui-même l'heure du repos. Ce fut celle où,

1) FRÉDÉRIC HAIRION, par Eugène HUBERT. (*Revue médicale de Louvain*, 1887.)

(2) Hairion a été nommé professeur agrégé en 1836, extraordinaire en 1838, ordinaire en 1848, émérite en 1882. Dès le début, il est chargé de l'enseignement de l'hygiène et de la clinique (hôpital militaire) des maladies vénériennes et cutanées. En 1839 il est à la tête de l'Institut ophthalmique de l'armée, et il donne la clinique des affections oculaires. C'est en 1867 que, retraité comme médecin militaire, il transporta à l'hôpital civil sa clinique et sa consultation gratuite.

ayant formé un successeur à son image, il jugea devoir quitter intacte la chaire qu'il avait illustrée, sans y laisser, en s'y accrochant à contre-temps, la trace de ses ongles. Il en avait gravi modestement les degrés près d'un demi-siècle auparavant ; à l'heure de la retraite, encore bien qu'il y tint plus qu'à aucune des choses qui lui restaient en ce monde, il les descendit avec grandeur et avec dignité.

Malgré ses mœurs rigides, sa tenue austère et correcte, l'expression froide et sévère de sa physionomie, Hairion était loin d'être inaccessible à une bonne et franche gaieté ; ce n'était pas même un de ces hommes dont on peut dire qu'il était avare de son rire ; bien au contraire, un récit gaulois en provoquait facilement de sincères éclats, qu'il ne cherchait pas à contenir ; seulement il ne fallait pas insister : glissez mortels, n'appuyez pas.

Hairion avait été toute sa vie sujet à des accidents survenant brusquement, avec un appareil fébrile intense, et s'en allant comme ils étaient venus, sans raison apparente. Il y a une dizaine d'années, les attaques se portèrent sur la vessie, puis un peu plus tard sur les bronches. Pour les conjurer, tous les ans il allait faire sa cure à Aix-la-Chapelle, mais, depuis quelque temps, il y avait renoncé pour se traiter par la méthode dosimétrique. Jugeant qu'il ne suffisait pas à un système d'être né sur le sol de la patrie pour y être dédaigné, il avait étudié cette méthode de près, se l'était appliquée et s'en trouvait admirablement bien.

Il y a deux ans, cependant, tout à coup se produisit une attaque d'aphasie, suivie de perte de connaissance, et l'on crut un moment que c'était la mort. Le lendemain la parole était revenue, mais l'avertissement avait été sévère : Hairion ferma ses livres, surveilla de plus près encore son hygiène, et, sans avoir rien perdu de la douce gaieté qui lui était habituelle, vécut en attendant les accidents qu'il savait devoir se produire. Au mois de juillet dernier, léger embarras des fonctions du foie, pour lequel il fut mis à la diète, et grand affaiblissement dont pourtant il se remit, lentement il est vrai. Le 13 août, il fit une courte promenade, puis manda auprès de lui son confesseur et se confessa. Le lendemain, il s'habilla pour aller communier à l'église, mais, au moment de sortir, il se ravisa, ne se sentant pas bien : vomissements, paralysie d'un côté et mort une heure après.

Le cierge venait de s'éteindre.

*Suivent 3 pages d'index bibliographique*